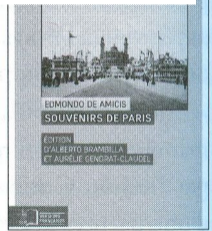


SOUVENIRS DE PARIS

Recension de l'ouvrage d'Edmondo De Amicis, édition d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudiel (19971), Rue d'Ulm, collection« Versions françaises », 2015,196 pages.

Les lecteurs français bénéficient d'un intérêt accru pour l'œuvre d'Edmondo De Amicis (1846-1908). Son ouvrage le plus célèbre, *Le Livre Cœur*, avait donné lieu, en 2001, aux éditions Rue d'Ulm, à une nouvelle traduction avec un riche accompagnement critique!. Ces mêmes éditions proposent aujourd'hui ses *Souvenirs de Paris*, une originale {littérature





de voyage », qui vient enrichir la connaissance d'un auteur enfin délivré du confinement («pédagogique» où on l'avait longtemps enfermé. L'artisan principal d'une relecture de cette œuvre multiforme est Alberto Brambilla², qui signe, avec la traductrice et chercheuse Aurélie Gendrat-Claude³, un remarquable travail sur cet ouvrage, incluant traduction, annotations et postface.

Les auteurs se SONT consacrés uniquement aux « souvenirs » de Paris, à proprement parler, excluant *les* deux « portraits littéraires » - l'un consacré à Victor Hugo, l'autre à Émile Zola - rencontrés dans la capitale parisienne, visant ainsi une cohérence textuelle *plus* resserrée autour du lieu même. Ces deux portraits étaient présents dans l'édition italienne de 1879, ainsi que dans la traduction française de 1880. Et si nous comprenons ce choix, nous nous permettons cependant de regretter *leur* absence. Ils venaient fortifier, selon nous, tout à la fois l'origine et l'orientation éminemment culturelles de l'ouvrage, en alimentant l'édification d'une « mémoire » à laquelle l'auteur faisait ouvertement appel par sa déclaration: « Paris, on ne *le* voit jamais pour la première fois, on *le* revoit. » La présente édition offre un abondant accompagnement critique alors que *les* deux éditions sus-nommées en étaient totalement dépourvues.

Les travaux respectifs des deux éditeurs leur permettent de développer *les* différents contextes, historique, sociologique, littéraire, relatifs à la production personnelle de De Amicis dans lesquels ces *Souvenirs de Paris* doivent être replacés. Fréquentes, en effet, SONT *les* incursions des voyageurs italiens dans la capitale française. On trouvera ici une typologie des *Italiens* aimantés par la capitale, depuis *les* intellectuels du XVIII^e siècle jusqu'aux touristes du XIX^e siècle, en passant par une vague d'exilés. Une typologie littéraire également, précisée, détaillée par *les* éditeurs au moyen d'extraits tirés des différents « souvenirs » qui en résultent.

De Amicis est l'un des plus constants, des *plus* proches visiteurs, qui vivra *les* péripéties historiques de la France, en ce dernier tiers du XIX^e siècle, et en rendra compte dans ses écrits. L'un des plus francophiles aussi, au point de se voir décerner la Légion d'honneur - découverte faite par *les* éditeurs. Par lui, c'est tout un chapitre des relations entre la France et l'Italie qui nous est détaillé. Ses *Souvenirs de Paris* s'inscrivent donc dans un groupe de quatre œuvres qui s'échelonnent entre 1873 et 1881 et se font, à des degrés divers, l'écho des événements principaux impliquant fortement les relations entre *les* deux « sœurs latines » : la question romaine, la guerre franco-prussienne, *le* protectorat français sur la Tunisie. Précieux est donc, d'une part, *le* rappel des premiers écrits du jeune écrivain sur la France: ses *Souvenirs de 1870-1871*, *les Lettres* disparates qu'il envoie au quotidien *La Nazione* de 1873, au terme d'un premier et long voyage dans la capitale - fait non relevé jusqu'alors -, *les Souvenirs de Paris* de 1879 et, enfin, *les Ritratti letterari* de 1881. *Les Souvenirs* de 1879 héritent donc d'une bonne connaissance du pays, de sa langue, de sa culture;



ils bénéficient des liens que l'auteur a pu nouer avec les milieux politiques et intellectuels parisiens.

Après le désastre de Sedan, le choc de la Commune, le pays avait su se relever et avait osé organiser tour à la fois un congrès d'écrivains et une exposition universelle. Le jeune journaliste-écrivain qu'est alors De Amicis est envoyé dans la capitale par l'éditeur milanais, Treves, accompagné de l'homme de lettres, Giuseppe Giacosa. Il lui faut « couvrir » tout d'abord le Congrès puis, à défaut de celui-ci (qui ne se tiendra d'ailleurs pas) l'Exposition universelle. Pour lui, ce voyage sera une sorte de revanche sur le séjour manqué de 1873 et l'imperfection de ses premiers écrits. Il y reprendra la formule qui avait rendu populaires ses reportages de voyage dans divers pays au cours des années précédentes. Il est rappelé ici que le séjour de 1878 est bref – une vingtaine de jours –, préparé comme à l'accoutumée par des lectures ciblées, Chateaubriand, Gautier, Dumas, et qu'un certain décalage s'instaure entre la vision *in situ* et la rédaction du reportage effectué au retour en Italie. Un reportage déroulé en trois temps: « Coup d'œil à l'Exposition », s'encadrant entre « Le premier jour à Paris » et la synthèse finale intitulée « Paris ».

Par leur présentation de ces trois « moments », par leurs commentaires, les deux éditeurs mettent en relief la spécificité de cette relation de voyage parisienne, par rapport à celles qui l'ont précédée, en Espagne ou en Turquie. Si elle s'inscrit dans la typologie littéraire sus-nommée, elle témoigne d'une proximité avec la culture d'un pays agissant comme un filtre d'appréhension des lieux. Dans la version originale, les deux gloires nationales, Hugo et Zola, tiennent, du reste, le rôle de deux « monuments », au même titre que l'Opéra ou Notre-Dame. L'autre marque d'originalité de ces *Souvenirs* relève d'une certaine liberté de ton de l'auteur. Il nous est rappelé que les voyageurs italiens pouvaient ne pas être tendres envers la France d'où il leur arrivait d'envoyer des « cartes postales au vitriol », comme elles sont vigoureusement nommées dans les commentaires. Malgré sa sympathie pour un pays qui sut, entre autre, apporter une aide sensible dans les guerres du Risorgimento, un pays où il compte des amis et qu'il admire, De Amicis ne se prive pas d'en user de la sorte. Le chapitre de clôture intitulé « Paris » en témoigne. Les pages annoncent une vision d'ensemble de la capitale. Elles s'ouvrent sur un vif hommage rendu à une ville qui sait stimuler les plaisirs du goût et de l'esprit mais se poursuivent par une merceriale nourrie, où s'expriment non seulement la rancœur du touriste déçu mais aussi celle de l'Italien, choqué par l'ignorance où le Parisien tient son pays. Une ignorance doublée d'arrogance qui ressuscite une remarque que n'aurait pas désavouée Montesquieu lui-même: « Comment peut-on naître italien? », exclamation proférée par un De Amicis, par ailleurs choqué par la dépravation des mœurs. Le diptyque se fait ensuite triptyque avec un développement final qui se veut apaisant mais laisse en suspens le verdict conclusif. Le commentaire, suscité par les palinodies du jeune



écrivain, soulignant le contre-coup d'un «secret complexe d'infériorité» envers la sœur latine, nous semble tout à fait pertinent. De notre côté, nous ne pouvons nous empêcher de penser que le jeune Edmondo tira profit du libertinage ambiant, lui qui, dans une phrase imprudente, évoquera les plaisirs «tarifés» de la capitale. Pour qui s'intéresse à la production ultérieure de l'écrivain, il ne fait pas de doute que les plaisirs consommés ont pu trouver un écho dans des nouvelles telles que *Amore e ginnasticé* ou *Un amore di Nellino*⁵. Un écho assourdi, une présence allusive dissimulée dans les développements plus «honnêtes» de la gymnastique et du sport.

Le récit de cette rencontre parisienne autour de l'Exposition est confié à une nouvelle traduction, médiation essentielle dans la découverte de l'écriture deamicisienne lancée comme un défi à l'image. Les relations de voyage de notre auteur ont été traduites très tôt et en de nombreuses langues. Pour le français, ce sont les éditions Hachette qui en eurent le monopole. Aurélie Gendrat-Claudet rend donc hommage à la traductrice de 1880, Mme J. Colomb, dont elle loue le «sens du rythme », les «trouvailles tout à fait judicieuses pour rendre l'italien» ce qui ne l'empêche pas d'énoncer des réserves justifiées sur la présence de faux-sens plus ou moins graves, d'éliminations de phrases, d'une forme de «rationalisation» stylistique ainsi que «d'édulcoration », voire de censures du texte - pratique courante à l'époque, parfois exigée par les éditeurs eux-mêmes.

À la lecture de ces nouveaux *Souvenirs*, on est frappé par le considérable travail de restitution du texte original opéré par la traductrice à travers le rétablissement des pièces manquantes, le redressement des faux-sens et des approximations. Mais son option est plus radicale car, au lieu de se contenter d'un toilettage utile, c'est une nouvelle communication qu'elle vise. Une communication moins lourde, plus dégagée du texte-source, en un mot, modernisée. Ainsi renonce-t-elle presque toujours à l'emploi de la première personne du pluriel au profit d'un indéfini: le «on » vient donc alléger les phrases des «nous », parfois si encombrants. L'usage italien du passé simple cède la place au plus courant passé composé; des expressions légèrement argotiques apparaissent comme «j'ai vidé mon sac» pour « *la sfuriata è fatta* ». L'habileté de l'écrivain De Amicis, confronté à l'énormité du spectacle d'une gigantesque exposition, était de faire de son lecteur un complice, de l'entraîner dans sa propre découverte. Elle est parfaitement comprise par la traductrice dans le respect du rythme endiablé de la visite, de son intention proprement «cinématique », du désir d'électriser le public avec un texte très alerte, sans que soient brisées l'ampleur des périodes énumératives, ni la surabondance lexicale.

Totalement absentes de l'édition originale étaient les annotations critiques qui caractérisent en revanche l'édition présente. Elles supposaient, chez le touriste du XIX^e siècle, une culture propre à la compréhension de la réalité représentée,



une familiarité avec les événements relatés, une proximité avec leur actualité. En revanche, l'ampleur des annotations critiques - une trentaine de pages - caractérise notre ouvrage. L'occasion de la découverte de la capitale en majesté dans les jours de l'Exposition a semblé propice à nos deux éditeurs pour une évocation fort riche de ce XIX^e siècle dont ils sont spécialistes. Elles offrent au lecteur actuel une mine de renseignements sur les célébrités avant tout littéraires et artistiques de l'époque, jusqu'à lui proposer une réminiscence d'une scène de comédie ou d'un air d'opéra!

Le commentaire littéraire se signale par sa sobriété synthétique. Il détaille l'illusionnisme du reportage sur le vif, non exempt des tentations du catalogue. À l'aide de quelques formules bien frappées, il évoque avec finesse les différentes strates de l'itinéraire parisien, tout à la fois ((vagabondage subjectif, frénésie stéréotypée et réminiscence littéraire », concluant avec bonheur sur l'idée du ((transfert symbolique en acte », qui pousse la France affaiblie par la guerre à mettre en scène sa supériorité intellectuelle.

Dans la production de De Amicis, ses *Souvenirs de Paris* représentent un ((adieu au genre» et, à l'époque de leur publication, ils ne rencontrèrent pas le succès remporté par leurs homologues, *Glanda, Marocco, Costantinopoli*: les tirages obtenus en font foi. Il relevait donc d'une certaine forme de défi que de les proposer aux lecteurs actuels. La mise nous en a semblé remportée, brillamment même. Leur ancrage historique, soigneusement revisité, enrichit la connaissance des rapports entre la France et l'Italie dans la période qui précéda la question du Protectorat tunisien, puis la signature de la Triple Alliance. Le journaliste-écrivain y gagne en notoriété, confirme son inscription dans l'histoire littéraire, prélude à son œuvre romanesque future. De son côté, la sortie palinodique du jeune auteur ouvre la voie aux études ultérieures approfondissant sa personnalité tourmentée.

Une somme, donc, que cette édition critique, toute à l'honneur d'un écrivain que l'on ne cesse de redécouvrir⁶.

Emmanuelle Genevois

Notes

J'écris ces lignes après les attentats du 13 novembre 2015 et me prends à espérer que la capitale française, honorée par l'importante réédition de cet écrit italien, vive encore une fois la revanche intellectuelle et morale qu'elle mérite: *Fluctuat nec mergitur*.

1. Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco (2001), édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, Paris, 2^e éd., 2005.
2. Alberto Brambilla est l'un des pionniers de la redécouverte de De Amicis avec son ouvrage capital, *De Amicis, paragraji eterodossi*, Modène, Mucchi, 1992. Depuis, il a élargi son



intérêt aux relations franco-italiennes, objet de sa thèse, et *publié* des études sur de nombreux narrateurs français du XIX^e siècle.

3. Aurélie Gendrat-Claudiel (19971) travaille sur les rapports entre la France et l'Italie. Elle a traduit et édité l'ouvrage de Niccolò Tommaseo, *Fidélité*, Paris, Rue d'Ulm, 2008.
4. Edmondo De Amicis, *Amore e ginnastica*, Milan, Treves, 1892; trad. fr. Emmanuelle Genevois, *Amour et Gymnastique*, Paris, Picquier, 1988.
5. Edmondo De Amicis, *Un amore di Ne/lino*, Milan, Treves, 1906; trad. fr. Emmanuelle Genevois, « Edmondo De Amicis, *Un amour de champion* », *Italies, Revue d'études italiennes*, Université de Provence, n° II, *Bonnes manières et mauvaise conduite*, 2007, p. 125-144 (en ligne: <http://italies.revues.org/II777>).
6. Voir notre article « Le Paris d'Edmondo De Amicis », in Denis Ferraris et Danièle Valin (dir.), *Mélanges offerts à Pierre Laroche, Chroniques italiennes*, n° 69-70, 2002, p. 65-82 (en ligne : http://chroniquesitaliennes.univ-paris3.fr/P_DFl63-70/63-Genevois.pd/J).